

Thomas Huber

La bibliothèque d'Aarau

Texte pour le catalogue du même nom publié à l'occasion de la création d'une bibliothèque d'ouvrages à consulter à la Aargauer Kunsthäus à Aarau, 2003

Nuages

Une maison pleine d'eau. Une idée inhabituelle. L'image ne me quitte pas. D'un mur à l'autre d'une grande pièce, une large surface d'eau verte et calme à travers laquelle je peux voir un abîme sombre. Parfois, de la brise passe par les fenêtres ouvertes et le souffle du vent vient rider cette surface d'eau. Quelque part, loin derrière, dans le silence crépusculaire de la pièce, des gargouillements. Ailleurs, des gouttes tombent dans l'eau. Les murs lancent et relancent les sons. Un murmure, un chuchotement secret passe sur les eaux. Par les fenêtres, on aperçoit la mer dans une clarté éblouissante. L'horizon se découpe faiblement entre le ciel et l'eau. Ici, à l'intérieur, dans cette salle qui résonne comme une halle, il fait frais. Une pénombre brodée de vert flotte sur cette surface d'eau étendue qui monte presque jusqu'à l'appui des fenêtres. On peut plonger sa main dans l'eau froide.

Je pourrais peindre des images sur les murs au-dessus de l'eau, des images de nuages au ciel. Je peindrais le ciel le matin, le ciel figé dans la chaleur de midi, le ciel qui s'assombrit au crépuscule et le ciel froid de la nuit. Les images des nuages se reflètent dans l'eau. Là, elles sont toutes vertes et froides et étranges. Les nuages se reconnaissent-ils dans l'eau? On pourrait penser que l'eau reflète les nuages avec un attachement particulier. Les nuages et l'eau devinent leur parenté: ils sont constitués du même élément. Les nuages sont capricieux, ils se plaisent à se transformer en des formes toujours nouvelles et ils passent, inconstants, dans le ciel. Au-dessous d'eux, les eaux se soumettent patiemment à chaque forme qui s'offre à elles, elles font halte entre de vastes chaînes de collines boisées comme dans d'étroites vallées abruptes. Les nuages passent dans le ciel, au-dessus des champs, des prés et des forêts, pour retrouver enfin les lacs en dessous d'eux. Il semble qu'ils ne se meuvent dans le ciel que pour retrouver leur propre reflet. Là, ils s'arrêtent dans la chaleur de midi, regardent vers le bas et se délectent de leur propre image que le lac leur présente en riant – comme des frères et sœurs en train de jouer. La petite sœur, le nuage, se plaît à changer d'habits. Le frère lui tend le miroir avec enthousiasme pour qu'elle puisse s'y admirer. Cela lui plaît qu'il l'entretienne de sa propre beauté.

Lorsqu'à midi la chaleur se concentre sur le lac à tel point que les moustiques ne dansent plus que juste au-dessus de la surface d'eau, si près qu'ils touchent quasiment l'eau, l'image des nuages se condense au-dessus du lac. Comme si le frère métamorphosé montait vers sa sœur. Le ciel gracieux se transforme, des montagnes de nuages menaçants s'entassent au-dessus du lac, les premières gouttes frappent l'eau et, peu après, une chaude pluie d'été couvre la surface d'eau du lac de milliers de points tressautant. De toutes les directions, des rafales de vent peignent à larges coups de pinceau des glacis aux reflets lumineux sur la surface agitée. Le miroir est comme balayé. Mais, au matin suivant, déjà, le lac est à nouveau lisse et lustré. Quelques nuages turbulents reviennent s'ébattre dans le ciel. Le lac s'étend là, comme si rien ne s'était passé, et il regarde d'un air satisfait leurs jeux se refléter à sa surface.

Je crois que le lac ne fait pas que renvoyer les images qui se reflètent en lui, je crois qu'il les garde dans son souvenir. Il conserve les images que son miroir a vues. Le lac est une mémoire, l'eau son souvenir. L'eau dans le lac est profonde parce que le lac se souvient profondément. Il se souvient des nuées d'oiseaux qui sont passés au-dessus de lui, des reflets tremblants des petits bateaux multicolores. Il se souvient des crêtes vertes des collines qui bordent ses rivages d'une ligne douce et même des images des nuages au-dessus de lui. Le soleil se lèverait-il tous les matins sur lui, si le lac ne mettait pas tant de sollicitude à se souvenir de lui? Et, chaque nuit,

la lune réapparaît au-dessus du lac et contemple son pâle portrait dans son miroir afin de satisfaire à l'éternel souvenir que le lac a de ses vagues argentées au clair de lune.

Une maison pleine d'eau, voilà l'idée, voilà le tableau destiné à la bibliothèque du Kunsthhaus d'Aarau. Ici, des tableaux sont conservés, examinés et exposés. Ici, la bibliothèque est consacrée aux tableaux. Dans les bibliothèques se trouvent normalement des livres, des rangées de livres infinies, disposées les unes au-dessus des autres sur des étagères. Les livres rassemblent en règle générale des textes. Aujourd'hui, les livres sont également, et de plus en plus souvent, illustrés. Souvent aussi, il peut y avoir aujourd'hui un plus grand nombre d'images dans un livre que de tableaux dans un grand musée. On peut se demander si les images sont bien conservées dans des livres. Notamment les images qui ne sont dans les livres que des illustrations, des reproductions de tableaux, qui restent toujours en deçà des originaux. Elles sont pour la plupart reproduites plus petites qu'elles ne le sont en réalité, les couleurs de l'illustration s'écartent de celles du tableau d'origine et, surtout, le corps d'un tableau disparaît de sa reproduction – tout ce qui reste, c'est une fine couche d'encre imprimée sur papier.

Est-il possible de mieux se souvenir des tableaux que de les considérer imprimés dans des livres? Naturellement, on peut aller au musée, à la rencontre des tableaux en chair et en os. C'est le sens d'un musée et le Kunsthhaus à Aarau offre également cette possibilité. Mais qu'en est-il de tous les autres tableaux, qui ne sont pas là, que nous avons vus un jour ailleurs ou que nous n'avons jamais vus mais que nous aimerions quand même connaître? Les bibliothèques sont aussi là pour ça.

Que ne pouvons-nous percevoir les images dans l'eau, dans la plénitude de l'eau, dans sa profondeur, à sa surface scintillante! C'est la raison pour laquelle la maison pleine d'eau me vient à l'esprit. L'eau est assez profonde pour conserver les images. L'eau a capturé dans ses reflets toutes les images du monde et elle les conserve depuis la nuit des temps. Que pouvait-il y avoir avant l'eau? Au commencement, l'eau s'étendait sur la terre entière. Les premiers événements déjà ont dû se refléter dans cette mémoire qui s'étendait sur la terre entière, à sa surface éblouissante. Personne ne doit prétendre que l'eau aurait oublié la lumière initiale qui a transformé sa surface en une mer scintillante.

La salle de lecture

Un nouveau tableau: il montre une salle qui ressemble beaucoup à la première. Elle est étroite, haute et, comme l'autre, couronnée d'une voûte. Sur les murs ne sont pas peints des nuages, mais des récipients. L'eau de la première salle est conservée ici, dans ces récipients. L'eau a été versée dans des vases, des coupes et des plats. On a pour ainsi dire emporté l'eau du premier tableau et on l'a conservée sous une nouvelle forme. L'eau, saturée d'images, est maintenant conservée dans ces récipients. Ces récipients sont des mémoires d'images, des réservoirs à images.

Nous nous représentons les images sur des surfaces. Nous traçons nos signes sur des feuilles, nous les peignons sur des toiles apprêtées de blanc, ils apparaissent sous le brillant de papiers photographiques, ils illuminent comme des feux follets les surfaces opaques de nos écrans. Nous croisons toujours nos visions (*Gesichte*) sur des surfaces closes. Mais, comme par magie, ces signes franchissent les limites où ils avaient été inscrits et ils désignent des zones qui se trouvent au-delà du seuil devant lequel ces mêmes signes se trouvent encore. Les signes s'attardent certes encore sur les surfaces où nous les plaçons, le tableau n'est qu'une halte, derrière lui surgissent les chemins de leur sens. À travers la surface dessinée, déchirée, nous regardons dans la profondeur d'un monde nouveau. Les tableaux ne sont plats qu'à première vue. Leur contemplation révèle leur profondeur – ils se déposent dans un corps. C'est pourquoi nous devrions confier les tableaux à une mémoire pourvue d'un volume, d'une profondeur, et ne pas les archiver sur des pages plates. Nous devrions confier les tableaux à l'eau, à la mémoire

géante qui, dans les mers, les lacs et les fleuves, recouvre la terre. Cette profonde puissance de mémoire, cette teneur en images de l'eau, créatrice d'espace, est recueillie pour la bibliothèque d'Aarau dans des vases grands et hauts, dans des coupes largement évasées, dans de vastes récipients, et elle est abritée dans le bâtiment spécialement érigé pour elle.

Le lecteur entre dans la pièce, la salle de lecture de la bibliothèque. Il voit les images dans les divers récipients rassemblés sur le mur. L'eau qu'ils contiennent, aromatisée par les images, est versée des vases dans les grands bassins qui se trouvent dans la pièce. Elle se déploie dans les bassins, formant une surface tendue où les vases qui façonnent l'image reconnaissent leur reflet. Le lecteur entre dans un des bassins. Des feuilles blanches nagent sur la surface d'eau. Il saisit une feuille tout près de lui et la sort de l'eau. Au passage de l'eau à l'air, à la frontière des deux médiums, les images stockées dans la mémoire de l'eau s'inscrivent sur la feuille. Au fur et mesure qu'elles sont tirées de cette eau saturée d'images, les feuilles nombreuses sont l'une après l'autre couvertes d'images.

Le lecteur a tiré tout un livre au sec et il le feuillette. Pourtant, alors qu'il considère les images, il remarque étonné qu'elles ne sont faites que d'eau et qu'à l'air elles disparaissent. Le monde d'images qui s'était formé s'évapore peu à peu et retourne à l'eau qui rejoint les bassins.

Les images conservées dans cette bibliothèque sont volatiles. Elles émergent et disparaissent à nouveau. Ces images d'eau ne se laissent pas fixer. Dans la clarté pénible, elles pâlisent, elles s'évaporent, elles s'effacent, elles s'éteignent. Elles ne demeurent dans cette visibilité compromise qu'un instant avant de se livrer à nouveau au cycle éternel de l'eau. Car l'eau est clémente pour les images. Aucune image ne supporte d'être vue en permanence. Les images meurent, se dessèchent et deviennent aveugles du fait de la contrainte à être présentes sans arrêt, du fait de l'exigence d'une disponibilité permanente auxquelles les nombreuses publications d'images répondent sans scrupule. Pour s'en persuader, il suffit d'ouvrir un catalogue et de voir les images mortes dans ses reproductions. L'eau, en revanche, fait apparaître les images dans l'événement de leur contemplation et elle les ramène toujours derrière leur surface dans une profondeur qui ne sera jamais complètement sondée.

Panorama

La bibliothèque est au bord de l'eau. Elle est divisée en trois corps de bâtiment semblables. Ce sont trois édifices étroits, hauts, fermés en haut par une voûte en plein cintre. Deux cours intérieures, situées entre les corps du bâtiment, s'ouvrent sur l'eau. Du côté de l'eau, la façade de la bibliothèque est couverte de peintures. Les peintures qui se trouvent sur le côté extérieur des bâtiments montrent l'intérieur de chaque corps de bâtiment. Vue de l'extérieur, la bibliothèque renseigne alors sur ce qui se passe à l'intérieur et sur les fonctions qu'ont les diverses sections du bâtiment au sein de l'ensemble de la bibliothèque.

La maison tout à gauche est pleine d'eau. De la brume monte du bassin d'eau qui remplit toute la pièce et elle se condense dans le ciel au-dessus de lui en nuages aux formes multiples. Le moment venu, l'eau retourne à la terre sous forme de pluie. Des flaques d'eau se forment sur le sol, les nuages s'y reflètent. J'ai ri lorsque j'ai pris conscience de cette image pour la première fois. Il avait plu brusquement et c'était inattendu. Tout aussi rapidement, l'orage s'était dissipé. La place que je voulais traverser était maintenant parsemée de flaques énormes. J'avais du mal à me frayer un chemin au sec. C'est alors que j'ai vu passer un des nuages qui s'éloignait sur le ciel à nouveau dégagé. Éclairé par la lumière du soleil couchant, il est passé en flottant, sûr de lui, majestueux, haut dans le ciel au-dessus de son œuvre, et il a fait brièvement briller son reflet dans les flaques d'eau. L'artiste se reconnaît dans son œuvre, ai-je constaté. Une bien vaniteuse affaire, me suis-je dit énervé, vu que je m'efforçais de traverser la place détrempée en gardant les pieds au sec.

La maison du milieu abrite la salle de lecture. Son espace est rempli de hauts vases. Il

pourrait s'agir des récipients qui auparavant étaient encore peints sur les murs. Maintenant, ils ont échappé à leur représentation et ils se dressent jusqu'à la voûte au-dessus d'eux. Deux tableaux à côté de la fenêtre montrent deux vases de manière exemplaire. Ils sont étalonnés de manière à indiquer leur remplissage. Un autre tableau permet de voir les trois bassins.

La troisième maison est recouverte de modèles de réfraction de la lumière. La réflexion de la lumière est représentée par des cônes à base circulaire de diverse nature. Des coupes effectuées dans le modèle du cône de vision expliquent l'apparition d'ellipses et d'hyperboles valant comme représentation du cercle dans la construction perspective. Plus tard, dans le quatrième tableau, nous aurons également un aperçu de l'intérieur de cette maison.

Le bâtiment tripartite de la bibliothèque se dresse devant le panorama d'une ville. *Huberville*, ainsi l'ai-je nommée, est née ces dernières années. La bibliothèque est jusqu'à présent le dernier bâtiment de cette ville.

Mes tableaux naissent les uns après les autres. Au cours des années, un tableau s'ajoute au suivant. Ce sont de grands et de petits tableaux qui renvoient les uns aux autres et qui pourtant existent chacun pour soi. J'ai toujours l'impression que tous ces différents tableaux ne sont en fait qu'un seul et unique tableau auquel je m'attaque chaque fois que je recommence, que je continue de peindre ma vie durant. La quantité de tableaux, devenue depuis longtemps confuse, s'assimile à l'accumulation de beaucoup de maisons qui forment ensemble une ville. Une ville grandit aussi avec chaque bâtiment, elle est un tableau sans cesse changeant. Ensemble, tous mes tableaux rappellent une ville. Chaque tableau en soi est une maison, un lieu de cette ville imaginaire. Et si on regarde un de ces tableaux, c'est comme si on entrait à l'intérieur, comme si on entrait dans une maison. Chaque nouveau tableau que je peins s'ajoute au cosmos de cette ville et je constate, soulagé, que je ne dois pas réinventer le monde à chaque nouveau tableau. Il y a déjà un environnement auquel le nouveau peut s'intégrer.

Juste derrière la bibliothèque se dresse celle qui l'avait précédée; une bibliothèque également, un bâtiment de couleur orange construit sur un plan elliptique. Cette bibliothèque avait été proposée pour une école supérieure au sein de laquelle j'ai longtemps enseigné.

À côté, avec une façade bleue, se dresse la terrible histoire, la maison où je vis, le cadre de ma vie familiale.

Devant elle, on voit le théâtre, qui, comme la bibliothèque, est recouvert de peintures représentant ce qui se passe à l'intérieur, des scènes changeantes qui pourraient être jouées sur la scène du théâtre.

L'émetteur radio, un ouvrage cylindrique avec des découpes elliptiques dans sa façade circulaire, se dresse près de l'eau et s'y reflète. Il cache partiellement le pavillon municipal. Au-dessus, alignés sur une même rangée, s'élèvent un pavillon ouvert et deux maisons qui portent des chiffres.

La tour de l'horloge et le clocher sont les emblèmes d'Huberville. En haut, loin au-dessus de la ville, on reconnaît la Charité; à côté, le studio étagère.

Sur le bord gauche du tableau, on voit *Das Bild*. La colonnade au-devant mène à l'entrée de la bibliothèque et cache partiellement un mur d'affiches. Celui-ci montre des images publicitaires pour une série de livres que j'ai publiés en rapport avec mes tableaux.

Cette ville est un tableau car ses maisons sont aussi des tableaux. La ville est peinte, elle n'est pas construite et ne doit jamais être construite, car elle est uniquement représentée en tant que tableau. Aucun bâtiment ne pourrait jamais fonctionner en tant qu'architecture. Les maisons ne résisteraient pas aux intempéries, il leur manque eau, courant électrique et chaleur. Certaines n'ont même pas de fenêtres ni de portes. Les bâtiments ne sont qu'esthétiquement fonctionnels, ils ne sont là que pour être regardés et ils satisfont à la représentation d'un tableau. Il en va de même pour la bibliothèque placée dans le tableau. La bibliothèque est un tableau. En elle, des tableaux sont conservés comme elle l'est elle-même dans le tableau d'une ville.

Réflexion

Le quatrième tableau de la bibliothèque pour Arau montre la vue intérieure du corps de bâtiment situé tout à droite. De nombreux plats, grands et petits, sont posés sur le sol, serrés les uns contre les autres. Ils sont de couleurs différentes et tous sont remplis d'eau. L'eau saturée d'images est répartie dans de nombreux récipients. La lumière pénètre de côté, par les fenêtres, et tombe sur la multitude de plats. Elle dessine un mince rond clair sur le bord des coupes qui, de notre point de vue, apparaissent comme des ellipses de plus en plus minces, se rapprochant toujours plus les unes des autres à mesure que l'espace se creuse. Mais la lumière éclaire aussi les différentes surfaces d'eau contenues dans les coupes, elle se réfracte et dessine des cercles de lumière plus ou moins grands sur le mur d'en face. Lorsque le vent souffle à travers les fenêtres ouvertes et effleure l'eau contenue dans les coupes, les anneaux sur le mur se rident, ils tremblent et vibrent comme des signes dorés au-dessus de toute cette vaisselle. Puis on regarde à travers la fenêtre; là-bas s'étend, délicat, l'horizon de la mer.

J'observe une coupe remplie d'eau et je la regarde comme si c'était un tableau. L'eau dans la coupe est immobile et tend sa peau délicate dans le corps rond et creux de la coupe. La surface d'eau est transparente. Je peux voir à travers et je plonge mon regard dans une tout autre condition. La surface d'eau est une frontière, derrière elle commence un autre monde. Un tableau est également une surface tendue qui recèle un autre monde mais qui le révèle en même temps à l'œil. Je contemple les tableaux, comme je regarde l'eau. De la lumière tombe sur des surfaces et les fait briller. La lumière sur l'eau projette des reflets délicats de sa limite, cercles tremblants sur le mur. Lorsque de la lumière tombe sur les tableaux, où voit-on leur reflet?

«L'Esprit de Dieu tournoyait sur les eaux», raconte la Genèse. Dans l'histoire de la révélation divine, nombreux sont les tableaux marquants qui reprennent la représentation de l'Esprit sur l'eau. La colombe, le rameau d'olivier dans son bec, survole la surface d'eau infinie qui recouvre la terre après le déluge. Et c'est encore une colombe qui tournoie au-dessus de Jésus lorsque Jean le baptise dans le Jourdain.

Dans une bibliothèque, nous considérons également le spirituel des images. Ces cercles dansants comme des feux follets sur le mur de la bibliothèque, au-dessus des coupes assemblées, sont une image de cet Esprit qui tournoie sur les tableaux.